

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Le Désir, l'Amour, la Mort?

Marie Laberge, *Juillet*, Montréal, Boréal, 1989, 222 p.

Adrien Thério

Numéro 58, été 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38246ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1990). Compte rendu de [Le Désir, l'Amour, la Mort? / Marie Laberge, *Juillet*, Montréal, Boréal, 1989, 222 p.] *Lettres québécoises*, (58), 19–20.

# Le désir, l'amour, la mort ?

**ROMAN**  
Adrien Thério

**Quand il y a des oiseaux, du soleil et des roses, qu'est-ce qu'on ne pourrait pas faire ? Tous les éléments de la fête sont réunis.**

Les acteurs n'ont pas fait exprès. Ce n'est la faute de personne et si nous sommes au mois de juillet, s'il fait chaud et beau et qu'on a l'idée de fêter Charlotte qui aura, ou plutôt, qui a soixante-cinq ans. Mais la belle Charlotte se fait attendre, un peu. Elle revient de Boston et le fils ira la chercher à son retour en fin d'après-midi. En attendant, je vous présente David, fils de Charlotte qui ouvre les rideaux et commence à tâter le terrain auprès de son père Simon pour se retourner vers sa femme Catherine. Voilà tous les acteurs de ce drame qui se déroule en moins de vingt quatre heures, au même endroit, si l'on excepte un enfant de deux ans qui ne comprend rien à ce qui se passe.

Même s'il fait beau, cela commence mal puisque Catherine n'a pas vraiment envie d'aller fêter Charlotte qu'elle ne peut s'empêcher de détester pour de multiples raisons. J'allais dire «elle a peur», mais je me reprends pour dire : elle sait qu'elle sera de nouveau obligée de comprimer les désirs violents qui se font la lutte en elle quand elle se retrouve devant son beau-père Simon.

Nous apprenons dès les premières pages que *Catherine est amoureuse de Simon, le père de son mari.*

*Et, d'une certaine façon, Simon a toujours su qu'il était*

*amoureux de cette fille, jeune et belle* qu'il avait choisie avec le fils et pour le fils. Mais, évidemment, il n'a jamais osé le dire. Dans une bonne famille bourgeoise, il y a des choses qui se font et d'autres qui ne se font pas. On doit bien se respecter un peu non ? Mais cela, c'est sans compter sur le destin. Le destin qui

frappe à la porte un jour et qui demande des comptes.

On se doute bien aussi, dès les premières pages, que le destin a choisi ce beau dimanche de juillet pour mettre de la fièvre partout. Et il a l'air de dire à David : «Vas-y ! Il y a si longtemps que tu veux te faire aimer de ton père ! Talonne-le ! Accule-le au pied du mur ! Oblige-le à parler, à se confier pour que tu puisses te confier ensuite !» Mais le destin est retors. Il commande mais ne dit pas si les choses vont se passer comme David le souhaiterait. Dès la première scène avec le père, c'est l'éclatement. On dirait que les dés sont déjà pipés. N'en pouvant déjà plus, David se retourne vers sa femme. Il veut savoir. Il va savoir puisque Catherine va lui dire pourquoi elle ne l'aime plus, pourquoi elle ne l'a jamais aimé. Alors la rage arrive en coup de vent. Et c'est la vraie déchirure au sens propre et au sens figuré.

On tâchera d'inventer une petite histoire pour calmer Charlotte quand elle arrivera. Mais Charlotte ne sera pas dupe longtemps. Et c'est l'ardeur qu'elle mettra à défendre son fils, son David, son enfant chéri qui propulsera ce dernier dans le giron de cette femme honnête, pétrie de bonnes manières, charitable comme il est difficile de l'être et fera découvrir un être qui est prêt à tout pour défendre l'honneur de son fils, ce qui revient à dire, en l'occurrence, son honneur. Car il devient évident que si le fils est faible et tout petit devant sa mère, devant son père, devant sa femme, il est évident que la mère a de la force pour dix et que l'heure est venue de s'en servir.



Marie Laberge

# Juillet

Roman

Boréal

Au premier «acte», c'est le fils qui accuse, au deuxième, c'est la mère. La grande responsable de tout ce gâchis, c'est Catherine. Charlotte savait que ce n'était pas la fille qu'il fallait pour son David. Elle a tout accepté par bonté. Mais maintenant que les vents soufflent, pourquoi vouloir les arrêter. Elle, doctoresse en médecine et en psychologie, ne peut accepter d'avoir fait un enfant qui n'est pas à sa mesure. C'est l'autre, l'étrangère, qui le lui a volé, qui est responsable de tout. Et c'est ici que la femme aux bonnes manières apprend à se servir d'un vocabulaire noir et crasseux, c'est le moins qu'on puisse dire.

Elle, la grande psychologue, elle avait oublié une chose que le destin va se charger de lui apprendre. C'est que l'amour peut s'infiltrer partout, inviter une

jeune fille à se mourir de désirs pour un homme qui a presque trois fois son âge. Elle finira par ouvrir les yeux, mais il sera trop tard.

Je crois que ce qui fait la beauté de ce roman, c'est justement la force de ce désir qui ne fait plus qu'un avec le destin et qui resserre l'action et déroule les eaux du drame en un torrent de violences et de clameurs qui iront mourir dans la nuit. Ce désir, on le sent partout, désir étouffé, refoulé, enfermé, qui donne des vertiges et qui conduira les acteurs au bout d'eux-mêmes.

Marie Laberge est meilleure psychologue que sa doctoresse Micheline. Elle mène bien ses personnages. Elle réussit, par la force des choses, et au bon moment, à laisser entrevoir la vérité, à la faire éclater au grand jour. J'en ai un peu, à ce sujet, contre un des derniers chapitres, le 32. Il me semble qu'à cet endroit, l'auteure aurait dû faire comprendre à Catherine que le silence valait mieux que la morale. Catherine, c'est, je crois, le grand personnage du livre. Pour la simple raison que c'est elle qui est le moteur de l'intrigue. Mais un autre lecteur pourrait bien dire que c'est son contraire, sa belle-mère Charlotte, ou bien encore Simon, mari de Charlotte, et qui sait David même.

Le destin les avait réunis pour régler leurs problèmes. Ils iront jusqu'au bout de leurs forces comme dans les drames antiques ou plutôt les tragédies antiques. Mais comme la fin du roman le montre, le destin crée toujours de nouveaux problèmes. Il le faut pour que la vie soit la vie. Car *Juillet*, c'est beau comme le jour et tragique comme la nuit. **Lq**



## Demande d'envoi de livres

### Prix littéraires du Gouverneur Général

Le Conseil des Arts du Canada demande aux éditeurs de livres de littérature générale en première édition dont les auteurs, illustrateurs ou traducteurs sont des citoyens canadiens ou des résidents permanents du Canada de lui soumettre les titres publiés depuis le 1<sup>er</sup> décembre 1989, en vue de l'attribution des Prix littéraires 1990 du Gouverneur général. Dans le cas de la traduction, l'oeuvre originale doit aussi être d'un auteur canadien.

Les ouvrages doivent parvenir au Conseil des Arts au plus tard le 30 septembre. Le Conseil acceptera aussi à cette date les exemplaires finis de titres dont la date officielle de publication n'est pas ultérieure au 30 octobre 1990.

Les livres soumis doivent être accompagnés d'un formulaire d'envoi de l'éditeur qu'on se procure au Service des lettres et de l'édition du Conseil, 99, rue Metcalfe, Ottawa (Ontario), K1P 5V8. Téléphone : (613) 598-4371; Télécopieur : (613) 598-4390. Le Conseil accepte les appels à frais virés de numéro à numéro.

La liste des finalistes sera annoncée à la mi-novembre. Seront également publiées alors les listes, par catégorie, de tous les titres candidats aux Prix.

Les Prix littéraires du Gouverneur général, d'une valeur de 10 000 \$, sont décernés tous les ans aux meilleurs ouvrages en langue française et en langue anglaise de chacune des sept catégories suivantes : romans et nouvelles, études et essais, poésie, théâtre, littérature de jeunesse (texte), littérature de jeunesse (illustrations) et traduction.